de la nouvelle maison de commerce sous la raison sociale de "Jean Creps, Victor Roozeman et Cie."

Les applaudissements retentirent par la chambre. Creps embrassa son père avec une sincère reconnaisance, et applaudit surtout parce que cet arrangement associait sa fortune à celle de Victor.

Le capitains ajouta qu'il était décidé que madame Roozeman viendrait demeurer chez lui avec son fils ; ils ne formeraient ainsi pour ainsi dire, qu'une seule famille, et resteraient unis jusqu'à la fin de leurs jours par le lien d'une inaltérable amitié.

Tout à coup Donat se mit à sangloter à haute voix et pencha sa tête sur la table pour cacher ses larmes. On l'entoura et on s'efforça de le consoler car on ne doutait pas que l'état de ses affaires à Natten-Haesdonck ne fût la cause de son chagrin. En effet, cela devait lui faire bien mal au cœur de voir ses amis si complétement heureux, tandis que lui ne rencontrait à son retour qu'un chagrin amer.

Il se passa quelques instants avant que Kwik pût surmonter son émotion et relevât la tête. Un gai sourire brillait à travers ses larmes et il dit :

—Vous vous trompez, bonnes gens ; c'est la joie qui déborde. Oui, je pense à ma pauvre Anneken ; mais si je dois être malheureux, le bonheur de mes camarades me consolerait encore. Dieu est bon ; mais le lot de chacun ne peut pas être également beau.

—Nous oublions encore de boire à la santé du brave Donat, dit le capitaine en reprenant son verre. Une bonne inspiration d'en haut ! je possède à Aertselaer—ce n'est pas loin de Natten-Haesdonck—une ferme de deux chevaux qui peut être augmentée avec le temps. Ce sont de bonnes et grasses terres. Le fermier est mort, sa veuve quittera la ferme à la Saint-Bavon. Notre ami Donat veut-il devenir fermier de mon bien ! je le lui donnerai à un prix très favorable et l'aiderai de fait et de conseil. Dans la conviction qu'il acceptera, je bois à la santé de maître Donat, fermier de la ferme Bleue !

Chacun applaudit et félicita Kwik ; il laissa le bruit joyeux se calmer et répondit :

—Ah ! je ne sais comment vous remercier. Vous êtes trop bons, mes braves gens ; mais je ne puis pas accepter cette belle proposition. Sans Anneken, je ne veux rien ; sans Anneken, je ne veux plus rester dans ce pays ; sans Anneken, je vais en Hollande me faire soldat pour Batavia...

La servante entra et dit à la mère de Donat :

—Madame, il y a dans la boutique un homme qui veut absolument vous parler. Il est habillé comme un soldat, un douanier ou un garde champêtre...

—Ciel ! un garde champêtre ! s'écria Donat se retenant à une chaise pour ne pas tomber. Aïe ! aïe ! si c'était le père d'Anneken, comme je rirais ! Que dis-je ? comme je danserais ! O cher petit Jésus, faites que ce soit lui ! faites que ce soit lui !

Madame Roozeman avait quitté la chambre ; tous fixaient les yeux sur la porte avec des battements de cœur. Donat était pâle d'anxieuse attente...

Tout à coup un cri violent sortit de sa poitrine haletante :

—Anneken ! chère Anneken !

—Donat ! Donat !

Et Kwik, égaré par l'émotion, sauta étourdiment par dessus la table, jeta deux assiettes et trois verres à terre et retomba sur ses pieds prêt à serrer Anneken dans ses bras.

Mais le garde champêtre s'avança entre eux et éloigna Donat de la main en disant avec indignation :

—Quelles manières de paysan sont-ce là ? Sais-tu où tu es ; tiens-toi convenablement !

Son regard sévère fit pâlir le pauvre Donat et lui arracha un cri d'angoisse, comme s'il prévoyait un douloureux arrêt. Il bagaya en tendant ses mains tremblantes :

—Pour l'amour de Dieu, cher garde champêtre, faites attention à vos paroles. Vous ferez un malheur : je tomberai mort à vos pieds. Ah ! ayez un peu compassion de moi et de votre bonne Anneken !

—Tout doit aller régulièrement et dignement, dit le garde champêtre. Je voudrais bien te dire quelque chose, Donat, qui te fera plaisir ; mais j'en demanderai d'abord la permission, comme il convient, à ces messieurs et dames.

—Oui, oui, rendez-le heureux, ce bon Donat. Nous vous en serons reconnaissants, lui cria-t-on de tous côtés.

—Donat Kwik, dit le garde champêtre, tu as apporté pour trois mille francs d'or de la Californie, n'est-ce pas ?...Non, non, laisse, je te crois sur parole. Tu seras brave et laborieux ? Eh bien, rend ma bonne Anneken heureuse ; je t'accepte pour mon fils. Viens !

Kwik se jeta dans les bras qui lui étaient tendus et embrassa son futur beau-père avec transport en balbutiant, presque fou de joie :

—Brave homme, généreux garde champêtre, je vous respecterai, je vous aimerai jusqu'à mon lit de mort et je travaillerai sans relâche comme un esclave ; nous serons heureux comme trois anges dans le ciel !

Il courut vers Anneken et la serra dans ses bras ; mais le garde champêtre l'éloigna immédiatement et le blâma de ses manières inconvenantes. Kwik, pour donner carrière à sa joie, sauta en balançant les bras, dans la chambre ; dansa, chanta et renversa les chaises dans sa course insensée. Lorsqu'on tâcha de le calmer, il s'écria :

—Pardonnez-moi ; ce n'est pas ma faute, je suis fou ; il faut que cela éclate ou j'étouffe. Suis-je éveillé ou est-ce que je rêve ? Non, non, c'est vrai ! Anneken, la bonne Anneken, ma femme ? Moi, le mari d'Anneken ?—Ah ! monsieur Victor, qui aurait espéré cela quand nous plongions dans cet abominable puits ?

Et il se jeta au cou de son ami en versant des larmes sur sa poitrine ; mais, un instant après, il s'élança vers la table, prit un verre, le leva et s'écria :

—Encore un toast joyeux ! Messieurs, mesdames, mes amis, je bois à la santé et à la longue vie de mon Anneken, de la *brevienne* Kwik, la fermière de la ferme Bleue, à Aertselaer ! Je bois en l'honneur de notre belle et chère patrie, et je bénis Dieu dans le ciel qui nous rend tous heureux ! Hourrah ! hourrah !

Fin

Société St.-Jean.Baptiste de Fraserville

A l'assemblée générale (annuelle) des membres de la société Saint Jean-Baptiste de Fraserville, tenue dans la salle publique, dimanche, le 6 février, les Messieurs suivants furent élus officiers pour l'année courante :

Président honoraire : l'honorable Henri Taschereau ; Président actif : J.-B. Pouliot, Ecr., N. P. ; Prés. adjoint : P.-E. Grandbois, Ecr., M. P. P. ; 1er Vice-P. : Louis Dugal, Ecr. ! 2e V.-P. : J.-Elz. Pouliot, Ecr., avocat ; 3e V.-P. : Livite Thériault, Ecr. ; 4e V.-P. : Antoine LeBel, Ecr. ; Sec.-Arc. : Auguste Bouchard ; Secrét.-Corr. : Charles-Eugène Pouliot ; Trésorier : Magloire Deschênes ; Ass. Trésoriers : N.-G. Pelletier et Nil Pâquet ; Com.-Ord. : Napoléon Dion, Emile Hudon et Pierre Bérubé.

Comité de direction : Révd. F.-X.-L. Blais, l'abbé W. O. Plaisance, D. Caron, Elz. Pelletier, L.-B. Dionne, Dr H. Hudon, Alf. Fortin, Dr H. Sirois, P. Proulx, F.-M. Pâquet, Jos. Desaulniers, J. E. Bérubé, Fabien Plourde, Noël Gendron, Joseph Bérubé fils, F.-F. Chamberland, Dr C. F. Dubé, Evariste Talbot.

—Un particulier des Etats-Unis, qui n'a pas voulu faire connaître son nom, a remis pour la Sainte-Enfance, au directeur du Détroit, la somme de $400. Peu de temps auparavant un autre avait donné $1,000.

EXÉCUTION BARBARE

Voulez vous connaître les châtiments infligés à des personnes qui, sous Nicolas, avait organisé en Sibérie une conspiration en faveur de ce pays.

Par arrêt de l'empereur Nicolas, l'abbé Ciérocinski, le colonel Gorski, la russe Milidine et deux autres conjurés dont j'ai oublié les noms, furent condamnés à sept mille coups de verges *bez-postchali* (sans merci.)

Les autres conspirateurs furent condamnés, les uns à deux mille coups, les autres à trois mille coups de verges. d'autres aux travaux forcés à perpétuité ; quelques-uns furent envoyés dans les compagnies disciplinaires et enfin d'autres furent enfermés dans les forteresses. Ces onze cents fous héroïques eurent les uns une mort violente, les autres une mort lente mais horrible.

En 1839, je m'en souviens comme si c'était hier, l'exécution des cinq principaux chefs eut lieu sur la grande place d'Omsk ; le général Goloséif, célèbre par sa cruauté froide et implacable, avait été envoyé de Petersbourg, pour commander cette lugubre exécution : il fit ranger deux bataillons complets sur la place, l'un devait mettre à mort Ciérocinski et ses quatre compagnons d'infortune ; l'autre bataillon était destiné à exécuter ceux condamnés à un nombre de coups moindre.

L'abbé Ciérocinski, Mélidine, Gorski et leurs deux complices dont le nom m'échappe furent amenés sur la place ; on leur lut leur arrêt... Ensuite le *skvozstroi* (défilé) commença.

L'abbé, par surcroît de cruauté à son égard, passa en dernier ; il assista au supplice des quatre autres, je ne vous parlerai que du sien.

—J'ai assisté, dis-je au prince, à cette affreuse chose qu'on nomme le défilé, dans la ville de Tobolsk.

—Alors vous savez, continua le prince de K.... que le condamné à les mains ttachées à un fusil dont un soldat qui marche devant tient la crosse.

—Oui, et j'ai vu la baïonnette du fusil pénétrer dans la poitrine du malheureux à chaque soubresaut que lui faisait faire la violence des coups qu'on lui infligeait.

—Vous connaissez un peu la Russie à ce que je sais... Eh bien ! lorsque le tour de l'abbé Ciérocinski arriva, il entonna d'une voix claire et ferme le *Miserere mei Deus secundum magnam misericordiam tuam* ; pendant quelques minutes nous tous, qui, par ordre, assistions à cette sanglante tragédie, nous entendîmes ce trio, la voix du martyr, le sifflement des verges et la voix stridente du général Goloséif, criant aux soldats, *pokrépetché, pokrépetché* (plus fort, plus fort). Enfin la douleur vainquit le courage de ce prêtre, le chant fut remplacé par un râle, puis le supplicié tomba sur le sol, sanglant et évanoui. Comme il n'avait reçu que mille coups, on le déposa sur un traineau en l'attachant de façon à présenter son dos aux coups, le traineau défila entre les rangs, les soldats frappèrent à tours de bras, l'abbé fit entendre quelques cris de douleur, puis de sourds gémissements et enfin plus rien, il était mort ; mais son cadavre reçut encore des coups, il fallait que l'arrêt portant cinq mille fût exécuté.

Le traineau portant ce cadavre passa devant moi, le corps de l'abbé n'était plus qu'un amas confus de chairs saignantes et d'os broyés... Oh ! quelle horreur ?

La favorite de l'empereur du Maroc vient de mourir à l'âge de trente-quatre ans. Il y avait vingt ans qu'elle habitait le harem avec le titre de première sultane. On l'a enterrée en grande pompe dans un kiosque situé au milieu des jardins impériaux ; c'était là sa résidence de prédilection. Elle a été ensevelie vêtue de ses plus précieux atours ; ses robes, ses vêtements ont été déchirés pour qu'ils ne puissent servir à personne ; ses meubles ont été détruits, la porte de ses appartements condamnée.

L'empereur du Maroc n'est d'ailleurs pas trop à plaindre, car il lui reste encore 199 femmes pour le consoler.

ANGLAIS ET BOERS

Les dépêches venant du sud de l'Afrique admettent maintenant que la prétendue victoire du général Colley n'a été qu'une grande défaite. Les Boers, loin d'avoir subi de grandes pertes, n'ont perdu que quelques hommes, et les Anglais ont fait des pertes comparativement énormes. Le gén. Colley n'a réussi à retourner à son camp qu'à la faveur des ténèbres.

Les Boers se battent avec un avantage évident. Armés de carabines à longue portée qu'ils dirigent avec une précaution admirable, ils profitent de tous les accidents de terrain et déciment les bataillons anglais sans que les projectiles ennemis puissent les atteindre.

Quand les Boers sont arrivés en la présence du corps d'armée du gén. Colley, ils étaient à cheval. Ils ont laissé leurs montures à environ 1,500 verges en arrière, et se cachant derrière les monticules, ils ont ouvert un feu meurtrier contre les Anglais. C'était un duel à la carabine où ils avaient tout l'avantage. Les Anglais voulurent se servir de leurs canons, mais, en peu de de temps, tous les artilleurs tombèrent sous les balles des Boers ; ceux qui voulurent les remplacer eurent le même sort ; pendant des heures entières, les grosses pièces d'artilleries demeurèrent silencieuses ; c'étaient s'exposer à une mort certaine que de tenter de s'en approcher.

Les Boers dispersés de tous côtés en tirailleurs se tenaient à six ou sept cents verges. Leur tactique est admirable ; ils disparaissent souvent des positions qu'ils occupent et leurs coups de feu les révèlent soudain dans des endroits où on ne les attendait pas. Impossible pour les Anglais de charger à la bayonnette ; sous les coups de pareilles carabines dirigées par de pareils tirailleurs, aucun soldat ne parvienrait aux positions ennemies.

On voit par ces rapports à quels ennemis l'Angleterre a affaire. Cette guerre d'escarmouches et d'embuscade ne peut être soutenue à nombre égal par des troupes régulières.

Un conseil.—*Morsures :* A certaines époques de l'année, la rage attaque un certain nombre de chiens, que l'on voit le poil hérissé, les yeux hagards, la voix altérée, la bouche béante, la langue pendante et couverte d'une bave blanchâtre, la queue constamment an mouvement, parcourir les campagnes et propager par leurs morsures une épouvantable maladie, que la médecine est impuissante à guérir. Toutes les fois qu'un enfant aura été mordu par un chien enragé ou errant ou inconnu, il faudra laver soigneusement la plaie et la cautériser à fond avec une clef chauffée à blanc.

On a trouvé une curieuse pomme de terre à Nunda, N.-Y. Voici ce qu'on lit à ce propos dans un journal de l'endroit : "Cette pomme de terre, trouvée dans un champ de cette ville, pesait environ trois livres, et renfermait à l'intérieur quelque chose de bien singulier. Une tige, sortant de l'une des extrémités, remuait comme si elle eût été animée. On trancha le tubercule en deux, et on découvrit que la tige en question n'était rien moins que la queue de quelque chose à l'intérieur paraissant être moitié patate et moitié animal. C'était à peu près aussi gros qu'une souris, ayant des cavités semblables aux "yeux" d'une patate, et pourtant, ça ressemblait à de la chair d'animal, il y avait vie et mouvement ! Personne n'avait jamais rien vu de semblable. Ce tubercule extraordinaire a été envoyé à Rochester et soumis à l'examen des savants."

AVIS

On a besoin, à L'Opinion Publique, d'un bon collecteur, compétent et digne de confiance, capable d'offrir toutes les garanties nécessaires, S'adresser à G. B. Burland, gérant du journal.